Hans JOAS, 2011, *Die Sakralität der Person. Eine neue Genealogie der Menschenrechte*, Berlin, Suhrkamp, (3^e éd. 2012), 303 p.

Christian Papilloud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/2350>

DOI : 10.4000/ress.2350

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 235-238

ISBN : 978-2-600-01749-7

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Christian Papilloud, « Hans JOAS, 2011, *Die Sakralität der Person. Eine neue Genealogie der Menschenrechte*, Berlin, Suhrkamp, (3^e éd. 2012), 303 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 51-1 | 2013, mis en ligne le 10 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/2350> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.2350>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Hans JOAS, 2011, *Die Sakralität der Person. Eine neue Genealogie der Menschenrechte*, Berlin, Suhrkamp, (3^e éd. 2012), 303 p.

Christian Papilloud

- 1 Hans Joas a entamé une réflexion sur la théorie des valeurs à partir des années 1990, en signant notamment trois ouvrages qui ont fait date : *Die Kreativität des Handelns* (1992), *Die Entstehung der Werte* (1997) et *Kriege und Werte* (2000). La *Sacralité de la personne* constitue la mise en application de cette théorie à l'exemple de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948. La thèse générale de cet ouvrage riche et synthétique est la suivante : la croyance aux droits de l'homme et à la dignité humaine est le résultat d'un processus de sacralisation de la personne (p. 17). Six chapitres en structurent l'argumentaire.
- 2 1. « Charisme ou raison ? » La naissance des droits de l'homme part d'une question : l'origine des droits de l'homme est-elle laïque ou religieuse ? Pour y répondre, Joas revient sur les recherches récentes à propos des révolutions du siècle des Lumières. Si la Révolution française institue les droits de l'homme dans un climat de laïcisation stricte (p. 31-32), on ne saurait en conclure qu'ils n'aient aucun ancrage religieux. L'esprit du temps révolutionnaire en France se caractérise par une appropriation individuelle de la religion (p. 45), de façon semblable aux États-Unis. Joas recourt au célèbre ouvrage du juriste Georg Jellinek *Die Erklärung der Menschen- und Bürgerrechte* (*La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1895) pour montrer que la déclaration américaine ne trace pas de frontière clairement identifiable entre religion et raison. Dès lors, la modernité – dont les Droits de l'homme sont l'une des productions exemplaires – est le fruit d'une sacralisation ou charismatisation (*Charismatisierung*, p. 53) de la personne humaine.
- 3 2. « Sanction et respect » met ce constat à l'épreuve. La sacralisation de la personne n'est-elle pas un mirage lorsque l'on considère la violence des sociétés modernes ?

N'est-on pas tenté de le croire à la lecture de deux représentants du discours sur la sécularisation de la religion et la sophistication des peines corporelles et juridiques, Cesare Beccaria et Michel Foucault ? Pour Beccaria, l'atténuation des peines signe le progrès de la raison qui doit mener à l'abolition de la torture. Pour Foucault en revanche, le chemin qui va de la répression à la prévention des délits dévoilerait le visage d'une société de contrôle. Contre Beccaria, Joas fait remarquer qu'au plan du droit pénal et de ses transformations au XVIII^e siècle, torture et meurtre ne sont pas « le pire des crimes » (p. 80). Quant à Foucault, sa conception de la société moderne nierait les transformations du droit pénal. Il faut plutôt considérer « les transformations du droit pénal en rapport avec les modifications de la signification du sacré » (p. 82). Durkheim en parle, il mentionne cette sacralité de la personne (au sens de l'individualité, non pas de l'individualisme ; voir p. 84-85) dans une société qui met l'accent sur la sensibilisation croissante aux préoccupations des acteurs (p. 97-98). Mais Durkheim ne développe pas et il reste ambivalent face à son propre constat, car au final « la sacralisation de la personne sort du cadre de la tradition religieuse qu'elle rend inutile » (p. 106).

- 4 3. Dans « Violence et dignité humaine », Joas cherche à comprendre comment l'expérience de la violence nous attache à des valeurs. Une lecture croisée de la Déclaration universelle des droits de l'homme et de la constitution allemande actuelle indique clairement un rapport entre l'expérience du nazisme, l'holocauste et la proclamation d'un attachement aux valeurs humaines (p. 113-114). Mais la décision que prend un État de s'affranchir de son passé violent ne suffit ni à créer du sens, ni à établir le respect de la vie humaine (p. 117). Comment s'articulent ces différents niveaux de violence et l'attachement aux valeurs humaines que consacre la déclaration de 1948 ? Pour le montrer, Joas prend l'exemple des traumatismes. Critiquant l'usage de ce concept chez Jeffrey Alexander, il sépare la construction culturelle et sociale du traumatisme de ses conséquences psychologiques et sociales – de l'expérience que l'on en fait. Ces deux moments s'enchaînent et concourent à la prise de conscience et à la reconnaissance de la sacralité de la personne. L'abolition de l'esclavage aux États-Unis est l'exemple même de ce type d'articulation, dont les trois moments les plus importants sont : le décentrement moral (juger du point de vue d'autrui), l'action vers l'autre (l'investissement auprès d'autrui), la généralisation de l'engagement pratique par l'internationalisation (voir en particulier p. 142 et suiv.). Les droits de l'homme représentent une tentative d'articulation semblable devant garantir à la personne sa capacité d'intégrer les douleurs et les peines futures de l'humanité.
- 5 4. « Ni Kant, ni Nietzsche » se veut un « intermède méthodologique » : quelle méthode utiliser pour analyser les droits de l'homme dans le cadre d'une philosophie sociale ? Joas insiste d'emblée sur le caractère historique de son analyse, une histoire qui n'est pas historienne, mais généalogique : c'est une « généalogie affirmative ». En écho au théologien Ernst Troeltsch, il la définit comme l'étude des idéaux du temps présent pris comme des faits. Il ne s'agit donc ni d'une philosophie encyclopédiste historicisante (Kant ; voir p. 147), ni d'une histoire déterministe et volontariste des idéaux modernes (Nietzsche ; voir p. 189). Il ne s'agit pas non plus d'un idéalisme naïf, coupé de toute réalité sociale ou culturelle (p. 194). La généalogie affirmative que Joas propose dans ce chapitre doit permettre une « analyse historique des dimensions des valeurs, des institutions et des pratiques de même que les différents rapports entre ces dimensions » (p. 202). Elle n'a pas seulement pour but d'enquêter sur le passé, de reconstruire les idéaux qui sont aujourd'hui les nôtres et de décrire les valeurs qu'ils

portent. Il faut également prendre appui sur cette analyse pour juger du présent, pour évaluer les chances de concrétisation de ces idéaux dans nos sociétés contemporaines, les difficultés liées à cette concrétisation, et la manière dont ils nous projettent dans l'avenir.

- 6 5. « L'âme et le don » a pour but de démontrer une équivalence fréquemment présupposée, à savoir que dire que les droits de l'homme expriment la sacralité de la personne équivaldrait à en voir l'origine dans la religion chrétienne. Cette conjecture trouve son fondement dans deux idées, avance Joas : l'immortalité de l'âme humaine et le don divin de la vie (p. 208). La discussion des contributions de Marcel Mauss, Jacques Derrida et Marcel Hénaff lui permet de préciser ce qu'il y a de particulier dans l'idée chrétienne du don de la vie et son corollaire, l'immortalité de l'âme. Il s'agit d'une balance, d'un aller-retour de la vie entre l'homme et dieu, que Joas traduit en termes pragmatiques comme un équilibre entre l'amour et la justice (p. 247). L'amour et la justice, la croyance dans l'un et l'autre ou la croyance en dieu ne sont pas les antinomies de la raison. Ceci prouve à la fois que les droits de l'homme n'ont pas leur origine dans une religion particulière, tout en étant liés à des valeurs communes qui participent du fondement religieux des sociétés et des cultures humaines.
- 7 6. Dans son chapitre conclusif sur la « Généralisation des valeurs », Joas affirme que la déclaration universelle de 1948 prouve que des hommes partageant des valeurs différentes peuvent se rejoindre, se comprendre et vivre ensemble. Elle prouve également que les valeurs ne sont pas particulières, mais qu'elles ont prétention à l'universalité et à la généralisation. D'une part, les valeurs ne sont pas des supputations. Les hommes ont un lien affectif aux valeurs (p. 256), ce pourquoi ils émettent des jugements de valeur, en particulier lorsqu'ils sentent leurs propres valeurs mises en question (p. 257-258). Enfin, les valeurs et notre lien à elles sont le produit d'une biographie, ce qui fait que nous n'acceptons pas n'importe quelle valeur ou que nous pouvons rester indifférents à des valeurs trop éloignées de ce que nous sommes. La vie quotidienne est faite de discours sur les valeurs, des discours qui articulent notre lien aux valeurs, qui communiquent ce lien en public et permettent la généralisation de ces valeurs. Si l'idée vient de Parsons, Joas indique que cette généralisation des valeurs doit être sortie du cadre structuro-fonctionnaliste afin qu'elle trouve son expression la plus complète et son utilité conceptuelle dans une théorie non-rationnelle (et non pas irrationnelle) de l'agir communicationnel (p. 262-263).
- 8 Il faut relever la virtuosité de l'auteur qui se caractérise par l'ampleur des sources qu'il parvient à faire converger sur la thèse qu'il défend, dans l'ensemble fluide et accessible. *La Sacralité de la personne* est un livre passionnant qui réouvre de multiples et après débats sur les fondements du droit, sur les liens entre droit et religion, sur la sécularisation des sociétés modernes et l'individualisation des acteurs sociaux. Parce qu'il se concentre sur ce fondement et sur ces liens en éclipsant peut-être trop rapidement ce qui est à fonder ou à lier, cet ouvrage est cependant loin de les clore. Si le tiers entre le droit et la sacralité de la personne est un lien affectif, que doit-on comprendre par « affectif » ? Comment distinguer l'affectif de l'émotion, du sentiment, de la préférence, de la croyance ou de la foi sans pour autant verser dans la psychologie, en restant donc sur la ligne de la « généalogie affirmative », un discours qui s'intéresse à la formation des idéaux de valeurs, à leurs transformations et à leur rôle dans l'orientation des sociétés contemporaines ? Un autre point qui pourra

également attirer la curiosité du lecteur est la vision optimiste (bien qu'elle ne se veuille ni naïve, ni idéaliste) de la marche des sociétés contemporaines que Joas développe dans son ouvrage, où notre rapport aux valeurs est un acte individuellement libérateur et socialement constructif. C'est ce que l'on trouve notamment dans le dernier chapitre avec la convocation du concept parsonien de « généralisation des valeurs ». Certes, ce processus n'opère ni sans difficultés, ni immédiatement. Néanmoins, qu'en est-il de l'influence des institutions sur ce rapport aux valeurs et sur la définition des valeurs ? Prenons l'exemple du droit que Joas utilise abondamment. Y a-t-il ou peut-il y avoir une harmonisation entre le système juridique d'une société et les valeurs partagées au sein de cette société ? La sacralisation de la personne constitue-t-elle le fondement du système juridique ou en est-elle l'invention destinée à protéger la *dura lex* ? S'engager dans le processus de généralisation des valeurs garantit-il la reconnaissance de cet engagement ou ne fait-il que conforter les idéaux démocratiques soutenus par les institutions au détriment, souvent, de la performativité politique des initiatives citoyennes ? Voilà autant d'invitations à suivre l'évolution de la réflexion de Joas dont ce livre est une étape importante.

AUTEURS

CHRISTIAN PAPILLOU

Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg – Institut für Soziologie